

Homme et animal : pathologies communes et thérapies partagées ?

Arnaud Zucker

Résumé

Il n'existe pas dans l'antiquité, malgré certaines rencontres, de domaine nosologique commun aux hommes et aux animaux. Mais en s'interrogeant sur les témoignages littéraires et médicaux, on constate que les conditions théoriques et idéologiques rendaient cette communauté a priori possible; pourtant, et bien que les témoignages littéraires présentent les animaux comme les initiateurs de techniques médicales, les médecines humaine et vétérinaire ont des pratiques et des méthodes très distinctes, car les maladies animales sont difficiles à connaître. En pharmacologie, toutefois, la dette historique de la médecine populaire à l'égard de l'animal, expérimentateur spontané, est sans doute plus grande qu'on ne l'imagine, comme le suggèrent les recherches modernes en zoopharmacognosie.

Abstract

In antiquity, there is no nosological field common to men and animals, in spite of some affinity between the medical and veterinarian arts. The theoretical and ideological conditions could have allowed a priori such a community, according to medical testimonies in the literary texts, which often show an animal as initiator of a medical treatment. However, the practices and methods of these two arts remain quite diverse, because animal diseases are so difficult to interpret. But in pharmacology the historical debt of popular medicine to spontaneous experiments by animals is probably higher than formerly estimated, as we may infer from modern research in zoopharmacognosy.

Citer ce document / Cite this document :

Zucker Arnaud. Homme et animal : pathologies communes et thérapies partagées ?. In: Le médecin initié par l'animal. Animaux et médecine dans l'Antiquité grecque et latine. Actes du colloque international tenu à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée-Jean Pouilloux, les 26 et 27 octobre 2006. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2008. pp. 63-78. (Collection de la Maison de l'Orient méditerranéen ancien. Série littéraire et philosophique, 39);

http://www.persee.fr/doc/mom_0151-7015_2008_act_39_1_1001

Document généré le 08/05/2016

HOMME ET ANIMAL : PATHOLOGIES COMMUNES ET THÉRAPIES PARTAGÉES ?

Arnaud ZUCKER

Cé pam, UMR 6130, Université de Nice Sophia-Antipolis,

RÉSUMÉ

Il n'existe pas dans l'antiquité, malgré certaines rencontres, de domaine nosologique commun aux hommes et aux animaux. Mais en s'interrogeant sur les témoignages littéraires et médicaux, on constate que les conditions théoriques et idéologiques rendaient cette communauté *a priori* possible ; pourtant, et bien que les témoignages littéraires présentent les animaux comme les initiateurs de techniques médicales, les médecines humaine et vétérinaire ont des pratiques et des méthodes très distinctes, car les maladies animales sont difficiles à connaître. En pharmacologie, toutefois, la dette historique de la médecine populaire à l'égard de l'animal, expérimentateur spontané, est sans doute plus grande qu'on ne l'imagine, comme le suggèrent les recherches modernes en zoopharmacognosie.

ABSTRACT

In antiquity, there is no nosological field common to men and animals, in spite of some affinity between the medical and veterinarian arts. The theoretical and ideological conditions could have allowed a priori such a community, according to medical testimonies in the literary texts, which often show an animal as initiator of a medical treatment. However, the practices and methods of these two arts remain quite diverse, because animal diseases are so difficult to interpret. But in pharmacology the historical debt of popular medicine to spontaneous experiments by animals is probably higher than formerly estimated, as we may infer from modern research in zoopharmacognosy.

Dans un récent ouvrage un éminent vétérinaire (Pilet 2005)¹ affirme que la « véritable histoire de la médecine » commence avec et par l'animal, qui représente

1. Notons que Charles Pilet fut président, successivement, de l'Académie vétérinaire (1998) et de l'Académie nationale de médecine (1999).

pour l'homme un « initiateur »². C'est à travers l'utilisation de l'animal comme test à des fins thérapeutiques pour l'homme que s'exprime, dès l'antiquité, cette précieuse assistance et complicité. Mais les témoignages anciens (grecs ou latins) vont plus loin : l'animal serait l'inspirateur littéral de la médecine, qu'il aurait inventée pour son compte, puis suggérée ou exhibée à l'homme. À distance, cette archéologie médicale qui pose l'animal en *πρῶτος εὐρετής* de cette haute technique ne semble guère plus qu'un fantasme ; mais elle correspond peut-être, à notre insu, à une donnée profonde de l'histoire culturelle, et à une communauté réelle d'expérience et de pratiques thérapeutiques. En nous appuyant sur un corpus large de textes littéraires, médicaux et vétérinaires, nous envisagerons la réalité de la transmission de ce savoir médical et la consistance d'un champ zoomédical commun et fonctionnel, à travers trois figures initiatrices : l'animal médecin (par mimésis), l'animal patient (par déplacement), et l'animal expérimentateur (par adoption).

1. La mimésis et l'animal médecin

Le motif littéraire de l'initiation animale

L'idée d'une « initiation animale de l'homme » est un cliché ; mais ce cliché est aussi grec. La littérature à caractère zoologique dessine la figure d'un animal inscrit dans la préhistoire humaine et largement civilisateur pour l'humanité. Plutarque attribue à Démocrite l'expression la plus nette de cette pédagogie animale³ qui devient un véritable *leitmotiv* dans la mosaïque zoologique à mortier moral que propose Élien. L'initiation par l'animal, qui est au fond une *imitation* par l'homme⁴ - est un motif littéraire qui va bien au-delà du domaine médical et concerne implicitement toutes les *τεχναί*⁵. Cette transmission technologique à l'homme est mythique dans sa forme et son régime littéraire grec, mais elle n'est ni absurde ni le reflet d'une pensée 'magique'.

Élien, sans exagération, et peut-être sans originalité, exprime la dualité de la médecine animale, qui est une sorte de paradoxe des origines : elle est à la fois première et totalement autre. Elle est première, car les animaux sont les inventeurs de recettes ou de conduites thérapeutiques et dans un rapport de *διδάσκαλος* à *μαθητής*⁶ avec

2. Voir l'interview (2006) de Pilet : <http://www.canalacademie.com/article753.html>.

3. ὁ Δημόκριτος ἀποφαίνει μαθητὰς ἐν τοῖς μεγίστοις γεγονότας ἡμᾶς [τῶν ζώων] (*fr.* B 154 = Plut. *Sollert.* 974 A 6).

4. Voir, entre beaucoup d'autres expressions de ce thème, Plut. *Sollert.* 974 C (συνιδεῖν καὶ μιμήσασθαι).

5. Plutarque (*Sollert.* 966 E 9) qualifie les activités animales d'*ἀρχέτυπος* pour l'homme. Cf. Montaigne (*Essais* 2.12).

6. Voir Élien *NA* 2.35 : « Les Égyptiens disent qu'ils ne doivent pas la connaissance des clystères et des lavements d'estomac à l'ingéniosité d'un homme, et affirment que c'est l'ibis qui leur a enseigné

les hommes qui se reconnaissent leurs « disciples »⁷ ; mais d'un point de vue cognitif elle correspond à un modèle totalement étranger – et inaccessible – à l'homme, car la médecine est une intuition génétique immédiate, qui échappe au cadre méthodique de la pédagogie et au cadre historique de la transmission. En même temps qu'il fait de l'animal le fondateur de la médecine⁸, Élien scinde la tradition médicale en deux, une histoire humaine et une intuition animale :

« Chez Homère, l'art (ἡ τέχνη) qui concerne les blessés et ceux qui nécessitent des remèdes remonte jusqu'à la troisième génération de disciple et de maître (διδασκαλίας) : Patrocle, fils de Ménœtios fut instruit (παιδεύεται) en médecine par Achille, et Achille, fils de Pélée, par Chiron, fils de Cronos. Les héros et les fils des dieux apprenaient à connaître (τὰ μαθήματα) la vertu naturelle des racines, l'usage des différentes herbes, la composition des médicaments, et les incantations efficaces contre les inflammations ou pour arrêter les hémorragies, ainsi que tous les autres remèdes dont ces gens avaient connaissance. Et bien sûr ceux qui vinrent après eux dans le temps découvrirent aussi certains remèdes. La nature, elle, n'a nul besoin de ces subtilités-là (σοφισμάτων) » (NA 2.18).

Le plus haut que remonte le savoir médical de l'animal, ici représenté par un éléphant sans mémoire, est le parent immédiat. Mais outre que cette éducation est une opération strictement individuelle et non la transmission d'un patrimoine spécifique la conception d'Élien sur ce point varie comme ses sources⁹.

La tradition d'une médecine instinctive

Lorsqu'il insiste sur l'autonomie thérapeutique des animaux qui se soignent sans médecin ni préparations médicales (NA 2.35, 6.3, 8.9, etc.), Élien reprend un thème ancien, celui d'une « sagesse naturelle »¹⁰, et plus précisément d'une médecine naturelle, expression dynamique d'un équilibre écologique *normal* entre le vivant et son milieu, dans lequel les φύσεις autodidactes sont les premiers médecins¹¹. Idéalement l'animal, meilleur représentant naturel, incarne une complète autonomie

(διδάσκαλος) ce remède. Comment il a transmis cet enseignement (ἐκπαιδεύειν) aux premiers hommes qui l'ont reçu, ce n'est pas moi qui le dirai ».

7. Voir Élien NA 2.43.
8. Cette fondation elle-même est double, en quelque sorte, puisque le premier médecin humain est un hybride anthropozoomorphe : Chiron.
9. Aristote dans le livre 9 de *l'Histoire des Animaux* met en avant soit l'instruction parentale soit l'intuition individuelle (voir, par exemple, HA 612b29 [l'éducation de l'hirondelle] vs HA 623a30 [le savoir inné de l'araignée] ; Plutarque retient également les deux sortes d'intelligence (voir par exemple *Bruta* 992 B). Galien, quant à lui, penche résolument vers un innéisme du savoir animal.
10. Voir Épicharme 23 B 4 : τὸ σοφὸν ἔστιν οὐ καθ' ἑνὸν... πεπαιδευται γὰρ αὐταύτας ὕπο, « la nature est instruite par elle-même » ; voir aussi Plutarque (*Bruta* 992 A 1) : οὐκ ἀμαθὴς οὐδ' ἀπαιδευτος, αὐτομαθῆς δὲ τις μᾶλλον οὐσα καὶ ἀπροσδεῆς (ἡ φύσις) ; Dierauer 1977, p. 52-59.
11. Voir *Epid.* 6.5.1 : νοῦσων φύσεις ἰητροί. ἀνευρίσκει ἡ φύσις αὐτὴ ἐωυτὴ τὰς ἐφόδους, οὐκ ἐκ διανοίης... ἀπαιδευτος ἡ φύσις ἐοῦσα καὶ οὐ μαθοῦσα τὰ δέοντα ποιέει ; cf. *Reg.* 1.15 (φύσις αὐτομάτη) ; etc.

thérapeutique : l'auto-thérapie, en ce qui le concerne, signifie non seulement qu'il se passe du secours de l'homme, mais que l'individu malade se soigne par ses seules ressources, sans l'aide même d'un congénère¹². Ce privilège naturel constitue pour l'homme un modèle (*ut natura medicina*), qui au fond ne peut être qu'analogique puisque la discipline médicale introduit un détour inédit dans la relation de l'homme à la nature, et une médiation qui brouille en lui l'inspiration animale.

La compétence des bêtes en matière thérapeutique est généralement envisagée comme une véritable connaissance (impliquant une conscience des processus, et une intentionnalité de la conduite). C'est, bien sûr, la conception de Pline (*NH* 8.97 sqq.) qui fait suivre un inventaire des pratiques auto-curatives des animaux par un paragraphe sur les comportements animaux qui nous communiquent par des présages l'avenir (dont ils ont une *connaissance* naturelle). Mais c'est aussi une opinion avancée au nom des stoïciens par Cicéron (*Nat. Deor.* 2.47), qui soutient que « la nature a donné aussi aux bêtes la sensation et l'inclination (*sensum et adpetitum*) ; grâce à l'une, elles font effort pour se saisir des aliments naturels, grâce à l'autre elles distinguent le nuisible de l'utile (*secernerent pestifera a salutaribus*) »¹³. Cette clairvoyance donne lieu à un autre motif littéraire : celui de l'égoïsme jaloux des animaux qui veulent soustraire à l'homme des substances qu'ils savent dotées d'un pouvoir médical¹⁴.

Le canon des animaux médecins

Les textes de la tradition péripatéticienne (Aristote, Plutarque, Pline, Élien)¹⁵ se concentrent sur quelques figures paradigmatiques, reproduites régulièrement, qui incarnent la sagesse naturelle et constituent un canon d'animaux médecins, qui patronnent une pratique thérapeutique. Ce club comprend : l'ibis et son clystère¹⁶ ; le chien et sa purge¹⁷ ; la chèvre (ou le cerf) et le dictame qui extrait les flèches¹⁸ ; l'hirondelle (ou le faucon) et la chélidoine qui rend la vue¹⁹ ; la chèvre s'opérant de la cataracte²⁰ ; l'ours et son régime de printemps après l'hibernation²¹ ; l'hippopotame et

12. Il est πρὸς ἴασιν ἀντότεχνος (Plut. *Bruta* 991 E 6) ; voir Philon, *Alexandre* 38.

13. Voir *De natura deorum*, 2. 47-51 (cf. Hpc. *Des semaines* 46) ; voir aussi Cic. *Luc.* 41.

14. Théophraste, dans son traité sur le φθόνος des animaux (Photios, *Bibl.* 278 = Thphr. *fr.* 175 Wimmer) rejette cette interprétation des conduites animales qu'il rapporte (οὐ διὰ φθόνον τὰυτα ποιεῖ τὰ ζῶα), mais il confirme du même coup la consistance culturelle de cette catégorie.

15. On peut ajouter Philon pour l'*Alexandre* et Basile dans l'*Hexaéméron*.

16. Élien *NA* 2.35 ; Pline *NH* 8.97 ; Plut. *Isis* 381 C...

17. Arist. *HA* 612a6 ; Élien *NA* 5.46, 8.9, 9.5 (cf. Ari. *Byz. Epit.* B 186-187).

18. Pline *NH* 8.97 ; Plut. *Sollert.* 974 D (ἐκτροπικὴ δύναμις) ; Plut. *Bruta* 991 E ; Philon, *Alexandre* 38.

19. Pline *NH* 8.98 ; Élien *NA* 2.43...

20. Pline *NH* 8.201 ; Galien *Introductio* 14.675, 10 ; Élien *NA* 7.14 ; cf. Pline *NH* 8.99, qui l'attribue à l'*anguis*.

21. Arist., *HA* 611b34 ; Plut. *Sollert.* 974 B ; Élien *NA* 6.3.

la saignée²² ; et quelques autres, moins introduits. Cette galerie doit être complétée par une série de couples *sympathiques*, constitués d'un animal et d'un antidote personnel (souvent un antipoisson) : la tortue et la marjolaine²³ ; le cerf et le crabe²⁴, etc.

Cette instruction médicale par l'animal devrait autoriser tous les espoirs de partage thérapeutique entre l'homme et l'animal. Ils sont alimentés aussi par le fait que, du point de vue anatomique et nosologique, la terminologie est généralement identique, et qu'Aristote garantit, par ailleurs, une certaine communauté de maladies, au moins avec certaines espèces privilégiées : « En somme, aux dires des spécialistes (οἱ ἔμπειροί), presque toutes les affections (ἄρρωστήματα) qui atteignent l'homme frappent aussi le cheval et le mouton »²⁵.

La pertinence du modèle de l'animal médecin

Mais il y a deux niveaux différents à distinguer pour apprécier la valeur effective de l'animal comme modèle : celui de la conception philosophique –ou zoosophique–, et celui de la représentativité des paradigmes. La « science » infuse constitue la rançon normale du déni de raison opposé à l'animal ; en effet, plus le *logos* est consacré comme instance décisive et centrale du comportement humain, et comme fondement ontologique du *zoon anthropos*, et plus il est nécessaire d'étendre les attributions instantanées de l'animal, de trouver des instances qui compensent en lui ce manque de ce qui prend en l'homme une place si cruciale. Si l'animal vit si complètement, c'est par une autre raison (immanente). Néanmoins ce titre honorifique de pédagogue, attribué à l'animal, se trouve sourdement contesté, en particulier par une habitude de pensée et de dire qui inverse les priorités et, au nom d'une logique ontologique, fait des animaux, bien que historiquement et *physiquement* premiers, des répliques et des calques imparfaits de l'homme, caractérisés par les *μιμήματα* et les *ἴχνη*²⁶ ; une seconde réserve s'ajoute à celle-là, que l'on pourrait appeler l'argument de l'imperfection symétrique (ou faillibilité naturelle), et qu'exprime ainsi Aristote : « Même dans les œuvres de l'art il y a des erreurs ; un grammairien fait des fautes d'orthographe, un médecin se trompe dans la posologie ; il est donc évident que cela peut aussi se produire dans les œuvres de la nature » (*Phys.* 199 a 20).

Quant à la représentativité de ces vedettes animales, elle est faible, et le contrepoint de leur exemplarité est... leur nombre restreint. Malgré la popularisation de ces figures canoniques la conception du rôle pionnier des animaux en matière médicale est essentiellement un *topos* littéraire et reste une fiction limitée. Après l'avoir exposée, il faut donc opérer le démontage de la légende des animaux initiateurs. Mis à part dans les textes et les exemples signalés (en quelque sorte des reconstitutions

22. Pline *NH* 8.96.

23. Arist. *HA* 612a24 ; Plut. *Sollert.* 974 B & *Bruta* 991 E ; Philon, *Alexandre* 38.

24. Arist. *HA* 611b21 ; Philon, *Alexandre* 38 ; Pline *NH* 8.97 ; cf. Plut. *Bruta* 991 E.

25. *HA* 604b25 (cf. Pline *NH* 8.166).

26. Voir respectivement *HA* 612b18 et *HA* 588a18.

archéo-logiques)²⁷, il n'est pas fait mention d'une adoption régulière de la part de l'homme des inventions bestiales, sous la forme d'un processus cognitif continu (observation, emprunt, application). Les paradigmes sont sélectionnés pour incarner des valeurs médicales reconnues (saignée, chirurgie fine, diète, thériaque)²⁸, comme s'ils répondaient à un véritable projet de reconstruction d'une discipline médicale archaïque et automatique. Les différentes versions du hit-parade des animaux médecins s'attachent, comme le dit explicitement Plutarque (*Sollert.* 974A11-D11), à couvrir toutes les pratiques médicales, autrement dit les trois parties traditionnelles que sont la diététique, la pharmacie et la chirurgie²⁹. Mais la compétence chirurgicale, ou l'extension à la chirurgie de l'excellence animale (pour la cataracte, la saignée ou l'adresse « ectrotique » de l'éléphant)³⁰, constitue une fausse fenêtre ; seuls sont concernés les domaines intimement associés de la pharmacie et de la diététique.

Les performances pharmacologiques animales sont nécessairement limitées à des préparations simples (non sophistiquées), à substance unique et à administration réduite (ingestion ou application) ; elles se confondent donc souvent avec la *connaissance* de la vertu thérapeutique d'une substance naturelle de type végétal ou animal, utilisée à bon escient. Ces substances rétablissent ou garantissent la santé et, dans le contexte de la médication animale, qui est essentiellement individuelle et « réflexive », la frontière entre pharmacie et diététique se trouve du coup encore amincie. C'est, en fait, dans le *régime* approprié que l'animal semble spontanément exceller, car son comportement développe là un programme naturel où, à la différence des préparations pharmaceutiques, le faible degré d'élaboration apparaît généralement comme un gage de validité, tandis que l'homme mange mal et ne sait pas « tenir son ventre »³¹.

Dans la médecine réparatrice le modèle animal s'avère, en revanche, beaucoup moins convaincant, comme en témoigne la discrétion des parallèles textuels (dans la littérature technique comme la littérature générale) entre la nosologie humaine et la nosologie animale. Au-delà de la séparation théorique —et souvent pratique et sociale— des disciplines (l'une relevant de l'agriculture, l'autre de la médecine ou de la philosophie), on constate que même lorsqu'il existe des références communes les correspondances ou renvois de l'une à l'autre sont exceptionnels. Même dans des spécialités comme la traumatologie, où les traitements se prêtent à une mutualisation et où des échanges de savoir-faire ont dû se produire, il y a peu, dans les textes, de partage avoué. Pourquoi, tandis que les textes suggèrent, à travers quelques modèles,

27. Élien dit qu'il ignore comment s'est fait la chose (2.35).

28. Comme l'araignée tisseuse, la fourmi bâtisseuse, l'alcyon maçon ... ; cf. Plut. *Sollert.* 974 A 6.

29. Cf. Celse *Med. prœm.* 9.

30. Voir *supra*.

31. Sur ce lieu commun Hpc, *Affect. int.* 23 : l'affection, telle qu'elle se produit chez d'autres quadrupèdes est un τεκμήριον de ce qui se passe chez l'homme ; si la maladie est plus fréquente chez l'homme c'est que sa diète est catastrophique (cf. Huffman 2001, p. 659) ; voir Celse, *Med.*, prœm. 4.

l'existence d'un gisement naturel de thérapeutiques considérable, celui-ci n'est-il pas explicitement exploité ? Pour saisir les raisons et l'enjeu de cette séparation entre les deux médecines, et l'étrangeté du statut nosologique de l'animal, il faut examiner les résistances théoriques ou pratiques qui semblent empêcher la constitution d'un champ *hygiénique* commun.

2. La communauté et l'animal patient

Les conditions d'une convergence disciplinaire

Cette séparation entre la situation de l'homme et celle de l'animal est surprenante dans la mesure aussi où l'anatomie et la physiologie anciennes, surtout à partir d'Aristote et dans l'œuvre entière de Galien, sont profondément comparatistes et usent régulièrement de l'analogie. Il semble que la frontière soit principalement érigée, ou maintenue, par la tradition morale et philosophique³². La raison sociologique, parfois invoquée pour justifier l'écart des disciplines, est inconsistante : même si la science vétérinaire ou « mulomédecine » manque de prestige³³, elle n'est pas l'objet d'un tabou médical ou d'une aversion systématique. La référence —par analogie— à la situation animale (ou à celle de certains animaux sélectionnés) ne doit pas sa rareté dans le domaine pathologique à un évitement psychologique ou à un réflexe social, mais plutôt, au moins en partie, à un déficit de données pathognomiques pour l'animal, et à un retard dans le développement et la constitution de la discipline et des positions doctrinales³⁴. Mais, inversement, il semble que la science vétérinaire prenne appui sur la médecine et bénéficie de ses acquis. À première vue, en effet, tout indique que la technique vétérinaire pourrait être conçue comme une extension ou un prolongement de la science médicale. L'influence des écrits médicaux sur la littérature vétérinaire est considérable, surtout dans le domaine lexical (Gitton 1998 : 118), en particulier pour la terminologie des pathologies (Adams 1995 : 35-36)³⁵ ; et les instruments des vétérinaires sont également pour la plupart des emprunts ou des transpositions (Bodson 1984 : 8 ; Walker 1972)³⁶.

32. Dans les registres zootechniques, les catégories à l'intérieur du monde animal sont assez fines et ne s'appuient pas sur une différenciation fondamentale, autrement que par la situation même de prédation ou d'exploitation par l'homme.

33. Même bien avant l'époque de Végèce qui s'en plaint si amèrement (*Mulomed*, præf. 1.1 ; 1.9 ; etc) ; voir Gitton 1998.

34. La phrase célèbre et prétendument défavorable à la médecine vétérinaire (Moulé 1891, p. 14) extraite du chap. 8 du traité *Des articulations* est mal interprétée (Bodson 1984, p. 6-7).

35. Voir aussi Gitton 1998, p. 107-108.

36. Les transferts inverses sont exceptionnels (Gitton 2001, p. 154).

Pour que le traitement des maladies soit généralisable, il ne faut pas seulement que l'entité nosologique soit perçue comme commune ou similaire³⁷, mais aussi que sa dynamique organique, autrement dit le système constitué par l'agent pathogène, le patient, et le répondant thérapeutique soit identique chez l'homme et les animaux. Sur ce point aussi le discours médical (en particulier dans les textes des « dogmatiques ») se prête à une extension du domaine médical, et il confirme pleinement et développe le programme analogique inscrit dans les théories anatomiques et physiologiques communes. Il met en jeu régulièrement trois concepts fondamentaux qui s'appliquent également à l'homme et aux animaux : la *phusis (natura)*, la *crasis (temperamentum)* et la *dunamis (facultas)*. Le premier terme définit un mécanisme général de croissance et une interaction réglée avec le milieu ; le second caractérise un équilibre humoral (une *diathèse*) et un dosage physico-chimique à travers des notions (qualités) pertinentes pour tous les êtres (et individuellement leurs parties) ; le troisième exprime une propriété efficace inhérente à un être naturel, et qui a un effet organique stable et régulier sur des corps étrangers³⁸. Ces trois concepts, garants de la communauté biologique, sont en mesure d'assurer un socle commun à une médecine zoo-humaine et de fonder un cadre interprétatif et thérapeutique unique pour les maladies —qu'elles affectent un corps humain ou animal.

Les défauts de la généralité

Mais chacun de ces concepts contribue aussi à limiter, voire dissoudre le régime commun qu'ils instaurent. Car ils n'introduisent pas une ontologie biologique, mais impliquent une perspective fondamentalement relativiste des réalités organiques. Ainsi, le concept de *crasis* se décline à différents niveaux de généralité jusqu'à la perte de toute possibilité d'équivalence entre espèces, ou de convertibilité des maladies humaines et animales. Si, en théorie, des groupes ou des espèces peuvent avoir sommairement la même *crasis* c'est seulement au niveau individuel et 'idiosyncrasique' que ce terme, surtout pour un médecin, acquiert sa véritable pertinence. Toute thérapie doit être nécessairement individualisée³⁹, comme le répète Galien (*Glauc.* 1.1), après Hippocrate (*Epid.* 1.3.10)⁴⁰. Et même les *dunamis* des plantes n'ont pas d'effet invariable, et n'agissent pas de la même façon sur les différents êtres⁴¹. Cette difficulté à étendre l'objet du discours du médecin est donc inscrite d'emblée dans la

37. Le domaine des zoonoses est très vastes (60 % des pathogènes humains sont zoonotiques) ; mais les usages ne sont pas tous transférables et exploitables par l'homme : il faut que l'animal soit jugé semblable à l'homme (physiquement ou organiquement), ou que l'animal soit jugé secondaire dans un processus qui le dépasse (le pouvoir du remède résidant dans une *dunamis* particulière).

38. La *dunamis* concerne aliments comme médicaments (Gal. *Aliment. fac.* 1.1, K VI 453).

39. Une formule hippocratique résume ce dogme en reprenant les trois déterminations essentielles du sujet médical : διαφέρει σῶμα σώματος, καὶ φύσις φύσιος, καὶ τροφή τροφῆς (*Des vents* 6).

40. Cf. *Epid.* 1.23 ; cf. *Régime* 1.2.2, 1.32.3, etc. ; Celse, *Med. præm.* 65.

41. La leçon du régime (δαιτητική) c'est aussi qu'un aliment bon pour un porc ne l'est pas pour un chien ou pour un homme (voir Élien *NA* 8.9).

« méthode » et la déontologie médicales. Le souci du particulier conditionne aussi le mode de présentation, par espèce, de la matière médicale vétérinaire, et se traduit dans les thérapeutiques, qui diffèrent au moins selon les espèces⁴², pour des maladies de même nom et de mêmes symptômes⁴³. Comment pourrait-il y avoir un traitement commun au chien et à l'homme —y compris pour la rage, maladie partagée— puisque non seulement la symptomatologie n'est pas la même, mais les remèdes pour l'homme sont variables⁴⁴ ?

Cet état du champ nosologique s'exprime aussi à travers la pharmacopée qui souligne la relation particulière du remède et du malade. Une typologie sommaire des remèdes des animaux distingue (a) des remèdes *spéciaux* appropriés à une maladie affectant une espèce ou un type d'individus (b) des remèdes *spéciaux* appropriés à une maladie ; (c) des remèdes *généraux* appropriés à une espèce animale ; et (d) des remèdes *généraux et communs*. Les types (a) et (c) manifestent une relation 'sympathique' entre une substance et une nature animale, dans laquelle l'identité nosologique est secondaire ; or ce sont les remèdes pharmaceutiques généralement proposés dans les traités de vétérinaires ; et les textes naturalistes donnent, eux, des listes de 'paires' sympathiques (animal/remède), le plus souvent sans indication de pathologie précise⁴⁵, suggérant que dans le monde sauvage les remèdes sont essentiellement des panacées de type (c) ; les remèdes de type (b) et (d) qui mettent en valeur la *dunamis* sont plus rares pour les animaux⁴⁶.

La littérature médicale est donc réticente aux parallèles nosographiques homme/animal⁴⁷, en partie pour des raisons théoriques⁴⁸. Elle ne fait pas référence, dans ce contexte, à l'automédication animale, et les parallèles établis sont presque toujours

42. Elles diffèrent aussi selon les âges, les situations, etc. Même Aristote le comparatiste ne traite pas les entités nosologiques indépendamment des espèces affectées.

43. Si l'on compare les chapitres sur la colique (περὶ στρόφου) chez le cheval et le bœuf dans les *Géoponiques* (16.9 & 17.19), on trouve seulement un remède commun (sur neuf prescriptions pour le cheval et cinq pour le bœuf) ; voir aussi sur la toux (16.11 & 17.21) et la gale (16.18 & 18.24).

44. La confrontation dans les deux cas de la description pathogénomique et des remèdes préconisés le prouve (voir *CHG* 1.346-352, 2.50, 2.347-352 ; Plin., *NH* 29.98 ; Celse 5.27.2 ; ...). Alors que l'hydrophobie est le symptôme majeur dans la forme humaine, ce trait n'est signalé par aucun auteur pour un autre animal, sauf par Végèce à propos des chevaux (Moulé 1891, p. 113) ; voir Theodorides 1984 et Gaide 1998.

45. Népalios 1 : ἀφ' ὧν τὰ ζῶα νοσοῦντα ἑαυτὰ θεραπεύουσιν ; suit une cinquantaine de paires du type : λέων νοσῶν πίθηκον ἐσθίει.

46. Il y a des remèdes qui ont une efficacité générale (Caton *AC* 157 ; voir Moulé 1891, p. 20), mais leur nombre est limité et leur secours non décisif. Le principal médicament des animaux est le *σανδαράκη* ou *sandaraca* (Plin. *NH* 25.22 ; 30.75 ; 34.55 ; Arist., *HA* 604b16). Dans la conception d'Élien, et dans ses sources, il s'agit de remèdes spéciaux (dons de la nature à une espèce) et non transférables (voir, par exemple *NA* 5.46).

47. Exception faite de quelques références, sans portée générale (cf. Georgoudi 1990, p. 152).

48. Globalement la contagion entre homme et animal est niée, et la rage est un cas exceptionnel (Gitton 1998, p. 108 ; voir Grmek 1985).

ponctuels, voire superficiels⁴⁹, servant davantage à souligner une différence qu'une similitude. Même les affinités méthodologiques ou linguistiques signalées plus haut sont trompeuses (Adams 1995 : 35), car les emprunts de nom à la médecine se font sans rigueur (Adams 1995 : 340-341)⁵⁰, et un même nom désigne couramment selon les espèces des pathologies distinctes⁵¹. Les procédures médicales en vétérinaire et en médecine humaine, dans la tradition gréco-latine, n'ont à ce jour jamais été systématiquement confrontées, mais elles présentent clairement de nombreux décalages.

Si le concept d'animalité peut être philosophiquement consistant, la catégorie des « animaux », en médecine ou en biologie en particulier, et surtout si l'on en excepte l'homme, n'a pratiquement aucune cohérence. On soigne un représentant spécifique avec une idiosyncrasie somatique, et éventuellement une idiopathie. De plus, il n'y a en pathologie de similitude possible qu'avec le groupe des quadrupèdes, dont la parenté anatomique et physiologique est flagrante ; plus précisément, étant donné les conditions d'observation, ce groupe se restreint encore aux animaux domestiques (totalement ou partiellement)⁵², en interaction privilégiée avec l'homme. En dehors des animaux d'élevage (canidés, équidés, bovidés, capridés, suidés, camelidés), il n'existe d'ailleurs pas de traité, ni mêmes d'observations substantielles sur les animaux sauvages⁵³.

La pauvreté nosologique des bêtes

Les raisons pratiques qui empêchent une véritable communauté médicale entre homme et animaux se ramènent sans doute à une différence, ici cruciale, qui rend l'animal inexploitable et ses maladies incomparables : son silence⁵⁴. Les *Géoponiques* (17.14), à propos du bœuf, préviennent, dans un chapitre traditionnel sur le mal inconnu (ἄδηλον πάθος) : « Les maladies des animaux sont presque toutes inconnues ; car comment pourrait-on les connaître ? Ou, de qui pourrait-on apprendre la nature du mal qui est à l'intérieur de l'animal ? »⁵⁵. Et comment, dès lors, les guérir ? Ce handicap initial, qui rend le diagnostic hasardeux et tributaire de symptômes externes et

49. Voir deux références classiques : Arist. *HA* 604a18 ; Pline *NH* 20.143.

50. Voir aussi Fischer 1977, p. 108 ; Gitton 1998.

51. Le tableau anatomo-pathologique varie selon les espèces pour les principales maladies, également animales, citées par Aristote, le *branchos* et le *krauros* (*HA* 603a14-b31).

52. Élien (*NA* 14.9) parle néanmoins d'un remède destiné aux lions.

53. Exception faite de rares données nosologiques sur les poissons et quelques insectes : Aristote, *HA* 602a25-602b20 (cf. Pline *NH* 9.156) ; voir Moulé 1891, p. 135-136.

54. Voir Celse, *Med. præm.* 65 (*mutis animalibus*) ; Végèce, *Mulomed. præf.* 1.6 (*mutum animal*) ; Gitton 1998, p. 109.

55. Dans ce chapitre sont également donnés des remèdes pour des maladies dites 'connues' (φανερὰ νόσος) mais sans que le texte précise...de quelle maladie il s'agit. On trouve pour le cheval aussi un chapitre sur le mal inconnu (*Géoponiques* 16.12). Il existe pourtant des remèdes pour les maladies inconnues (*CHG* 2.187.20-24 : πᾶν ἄδηλον πάθος θεραπεύεται ; Georgoudi 1990, p. 178).

souvent communs, conduit nécessairement à une approche de la maladie radicalement différente : la thérapeutique est généraliste ⁵⁶, la nosographie est étique et l'étiologie simpliste (traumatisme corporel, problème thermique, défaut alimentaire) ⁵⁷. Aristote, qui propose le premier développement grec sur les zoonoses (*HA* 603 a 29-605 b 21), ne reconnaît que très peu de maladies aux animaux : trois au porc et au chien ⁵⁸ ; deux au bœuf ; une à l'âne, à l'éléphant ⁵⁹ et au cheval élevé en plein air ; seuls les chevaux d'écurie ont de nombreuses maladies ⁶⁰, mais des zoonoses en général on peut dire de toutes façons qu'elles « sont sans remèdes (*ἀνίατα*), si elles ne se guérissent pas toutes seules (*αὐτόματα*) » ⁶¹. Le patient animal, loin d'enrichir le savoir médical, prend le médecin au dépourvu, et c'est lui qui, éventuellement, et au rebours de la lecture proposée par la tradition naturaliste à travers ses inventives vedettes animales, peut bénéficier des découvertes et de l'expérience de la médecine humaine, à l'instar de ce cheval borgne admis en cure au temple d'Asclépios ⁶².

3. *La pharmacognosie et l'animal expérimentateur*

La diététique, pôle médical au cœur du modèle animal

Les animaux domestiques, évoluant dans un milieu contrôlé, et qui limite et contraint les options adaptatives, ne peuvent guère, par leur conduite ou par l'intermédiaire des hommes responsables de leur entretien, informer l'art médical. S'il existe, non légendaire, une figure d'initiateur animal, elle est nécessairement du côté sauvage, et se révèle ailleurs que dans les rapports zootechniques, où l'animal, aliéné et assimilé, perd son autonomie *hygiénique* et une partie de ses repères écologiques. Le domaine dans lequel les auteurs naturalistes, philosophes et médecins s'accordent à reconnaître à l'animal une intuition et une efficacité *exemplaire* est, de fait, la diététique. Bien que moins spectaculaire que les branches techniques de la pratique thérapeutique, c'est là le fondement médical incontestable et la base de la santé. Or les animaux savent, mieux que les hommes, car sans expédients et avec plus de réussite (puisque les animaux, surtout sauvages, sont réputés toujours sains), maintenir leur santé bonne. Champions de la diète et du jeûne ⁶³, ils se garantissent de l'excès alimentaire, le père de toutes les maladies ⁶⁴, comme des aberrations culinaires. À ce

56. La mulomédecine est comme une médecine brute et primaire (Celse, *Med. præm.* 65).

57. Sur ce thème voir Varron *RRL* 2.1.21-23 ; Columelle, *RR* 6.30.3.

58. Cf. Élien *NA* 4.40 : « le chien a trois maladies [...] l'homme en a des milliers ».

59. *HA* 604a11.

60. ...mais leurs symptômes souvent semblables, dit Pélagonius (183) ; voir Gitton 1998, p. 115.

61. *HA* 604b9 ; voir 604b15 ; etc.

62. Élien *NA* 11.31.

63. Voir Plut. *Sollert.* 974 C : ἀλλὰ καὶ τροφῆς ἀποσχέσει ἕνια θεραπεύονται.

64. Voir D.S. 1.82.

titre, dans la mesure où ils mangent bien, par nature et nécessité, ils peuvent inspirer l'homme, mais non pas de manière mimétique (car le régime, comme le remède, est affaire de *crasis*, voire de personne) : ils suggèrent davantage un modèle éthique que technique. Cette vision naturaliste de l'animal, qui semble être dans un rapport primaire et complice au monde et parvenir à un équilibre spontané, encourage une conception morale du régime, qui valorise le contrôle de soi et les pratiques simples et régulières.

On retrouve ainsi un fantasme connu de l'anthropologie grecque, que servaient aussi les animaux médecins signalés plus haut ; mais cette valorisation du régime animal repose également sur une intuition profonde et sur une véritable expérience. La diététique animale illustre, en effet, une réalité biologique, souvent rappelée dans la tradition hippocratique : l'articulation étroite du sanitaire et de l'alimentaire⁶⁵. Elle restitue une dimension perdue dans l'alimentation courante de l'homme, qu'on peut désigner par le terme récent *d'alicament*. La disjonction des deux 'fonctions' de la consommation est une innovation culturelle, tandis que sa conjonction est naturelle (Engel 2002 : 25). L'interprétation de la conduite 'alicamentaire' d'un animal qui fait un usage privilégié de certaines substances végétales dépend, dans les textes, du caractère régulier ou occasionnel de cet usage : dans le premier cas la consommation est perçue comme principalement trophique, alors que si elle correspond à un contexte particulier elle est plutôt décrite comme une pratique d'auto-médication curative ou préventive. Mais la différence entre les deux motivations du régime animal est ténue, parfois insensible, —et finalement non pertinente.

L'observation éthologique ou le retour de la mimesis humaine

Si le médecin hippocratique, comme le non spécialiste, tient compte des différences de nature et de constitution, et considère dans l'exercice de son métier que l'action d'une substance varie selon les contextes nosologiques, il reconnaît néanmoins aux produits naturels des vertus (*dunameis*) particulières. Il est donc certain, en dépit des exagérations d'un Pline ou d'un Élien sur le compte de quelques animaux phares, que les médecins, *rhizotomoi* et autres *pharmakopolai* ont expérimenté assez régulièrement les substances de prédilection que consommaient les animaux qu'ils pouvaient observer, afin d'évaluer leurs effets, lorsqu'ils les présumaient favorables et en tout cas non toxiques, sur les organismes humains. Si l'on intègre, comme il est logique de le faire, tous les aliments consommés par les animaux parmi les substances potentiellement médicinales, le gisement des remèdes suggérés à l'homme et exposés dans les textes anciens devient considérable. Il est impossible de déterminer, dans la pharmacopée ancienne, la place qu'occupent les remèdes inspirés par des pratiques animales ; mais l'hypothèse d'une imitation humaine importante, à partir d'une observation de consommateurs animaux, est largement étayée par les nombreuses études menées ces dernières années en ethnomédecine. L'efficacité chimiquement

65. Voir Arist. *HA* 603b25.

attestée, et reconnue au sein des cultures humaines étudiées, de nombreuses pratiques auto-thérapeutiques des animaux (Rodriguez et Wrangham 1993) invite à supposer qu'un processus semblable a été à l'œuvre dans la médecine grecque (populaire ou non). Non seulement les animaux font régulièrement usage de substances appropriées à leur état de santé, mais l'attention manifestée par les hommes à l'égard de ces conduites et le sens médical qu'ils leur confèrent laissent penser qu'ils en ont testé les bienfaits.

Un exemple extrême est fourni par les régimes apparemment déviants de certains animaux, qui recourent à des substances inorganiques ou aberrantes (Engel 2002 : 70), comme de la terre⁶⁶, des pierres ou des métaux⁶⁷. La consommation animale de produits considérés spontanément comme non alimentaires (le *pica*), est toujours perçue dans les textes anciens comme assurant une fonction diététique (alimentaire ou médicale). Les remèdes stercoraires préconisés en médecine humaine⁶⁸ correspondent aussi à une grande attention portée à la coprophagie animale⁶⁹, à laquelle on prête également des bienfaits, parfois chimiquement justifiés⁷⁰. L'hypothèse d'une exploitation courante de substances ainsi sélectionnées par les animaux⁷¹ peut modifier le regard qu'on porte d'ordinaire sur la pharmacopée populaire. La critique traditionnelle invoque souvent, pour des remèdes inattendus, des raisonnements par association (loi de contrariété, loi de sympathie, principe d'homéopathie...) ⁷², mais on doit aussi envisager, parfois concurremment, des motivations plus concrètes ⁷³. Ainsi, l'usage égyptien de sang ou d'excréments de chauve-souris dans le traitement d'ophtalmies ⁷⁴ semble s'imposer comme un remède symbolique, compte tenu de l'adaptation de l'animal à l'obscurité ; mais la présence dans les fientes (et les tissus) de nombreuses protéines et d'une quantité exceptionnelle de vitamine A les désigne – par ailleurs ou avant tout— comme des substances chimiquement efficaces pour la santé de l'œil. La notion d'homéopathie (ou d'homéothérapie) permet une extension par les similitudes de l'emploi de produits naturels qui masque parfois, ou rejoint

66. Arist. *HA* 613a3 ; Ari. Byz. *Épit.* B 239 ; Pline *NH* 10.12 ; Élien *NA* 3.45. Népualios 6. La terre diatomée est une substance inorganique médicinale. L'argile est un désactivateur de toxines et un des ingrédients principaux du kaolin, couramment utilisé dans les maladies gastro-intestinales des hommes. Cf. Engel 2002, p. 148-150.

67. Arist. *HA* 605a25.

68. Voir Diosc. 2.80-81 ; voir Pauly-Wissowa *RE* V.2, « Dúngung » col. 1774-1776 (Olck).

69. Arist. *HA* 612a7 ; Pline *NH* 8.100 et 27.7.

70. Pour certaines espèces (des rongeurs et les lapins) l'auto-coprophagie est vitale pour ne pas manquer de certains nutriments produits par les synthèses bactériennes de la flore du côlon.

71. Elles sont parfois organisées dans des inventaires de remèdes spécifiques (Aristote, Élien, Népualios, Bolos, Pseudo-Zoroastre, etc.).

72. Voir, par exemple, Gaide 1998, p. 37-41.

73. Gaillard-Seux 1998 a ainsi montré pour le cas du lézard vert que l'interprétation homéopathique du remède qu'il constitue était sans doute une mise en forme secondaire, et que son usage médical reposait sur des considérations concrètes et objectives.

74. Voir Lefèbvre 1957, p. 55 ; cf. Cyranides 1.17.

des motivations originellement ancrées dans l'observation. Elle propose un principe explicatif (trop) commode, qui inhibe la recherche de motivations plus profondes ou matérielles⁷⁵. S'il est impossible d'avoir, à distance, un rapport *ethnographique* avec la culture grecque, il est souhaitable, en s'affranchissant d'un clivage convenu —qui la distingue mais, somme toute, la dessert— entre littérature et informations savantes *vs* populaires, d'accorder a priori aux secondes un crédit que l'on ne refuse plus, depuis longtemps, aux savoirs populaires vivants. Ainsi, derrière des figures sensationnelles ou de légende (comme celles des 'animaux médecins') on peut distinguer la silhouette de véritables maîtres.

Le savoir médical, entre homme et animaux n'est, à proprement parler, affaire ni d'héritage, ni de partage ; mais il peut être l'objet d'un transfert ou, de lui à eux, d'une forme d'espionnage⁷⁶. La confiance qu'exprime en général Aristote dans la pertinence des stratégies animales est une position largement partagée dans le monde grec, et l'indice d'une grande réceptivité de l'homme à cet égard. L'absence, en Grèce comme à Rome, d'un champ de savoirs et de pratiques unifié de nature médicale (*i.e.* d'une « anthrozoosologie ») tient à divers obstacles théoriques et pratiques, mais elle ne s'oppose nullement à l'évaluation positive de la médecine animale et ne dissuade pas les emprunts fréquents qui peuvent lui être faits. Cette considération ancienne pour l'animal rejoint l'attention croissante prêtée aujourd'hui, en éthologie, aux conduites spéciales des animaux en milieu naturel interprétées comme des attitudes appropriées, en particulier dans la prise d'alicaments ou les rituels d'hygiène (Rodriguez 1993, Huffman 2001, Engel 2003). On peut, par suite, émettre l'hypothèse que l'adoption imitative de thérapeutiques animales va bien au-delà des liens explicites établis littérairement⁷⁷.

La compétence thérapeutique des animaux dans l'usage de substances naturelles (zoopharmacognosie) et leur pertinence diététique sont des données objectives qui peuvent être motivées ou expliquées diversement. Cette efficacité peut être conçue, comme c'est le cas le plus souvent dans les textes anciens, comme l'expression d'une

75. La chélidoine est efficacement utilisée (dans l'antiquité comme aujourd'hui) contre les ophtalmies et la jaunisse ; est-ce parce que c'est la plante favorite des hirondelles à la vue renouvelée et qu'elle a des fleurs jaunes, ou en raison de ses vertus antiophthalmiques et de la présence en elle de chélidonine, au fort pouvoir cholagogue ?

76. La principale voie moderne trouvée par l'homme pour être 'initié' par l'animal (par les élevages expérimentaux ou les essais thérapeutiques) est une sorte de déplacement de la situation initiale *d'inspiration* en milieu naturel non contrôlé, qui confirme finalement l'hypothèse d'une exploitation constante par l'homme, et à grande échelle, des conduites thérapeutiques des animaux (voir Pilet 2005).

77. Voir Aristote *HA* 611b20 sur l'origan utilisé par le cerf comme antipoison (« il semble qu'il soit bon aussi pour l'homme ») ; Élien *NA* 2.43 (sur la scarole adoptée contre les ophtalmies ; cf. Pline *NH* 20.60) ; *Ibid.* 9.31, sur la plante (genre *Alyssum*) utilisée pour soigner le hoquet du bétail (« Ceux qui en ont fait l'expérience disent que cette herbe est également efficace dans le cas de l'homme pour lutter contre cette même affection » ; cf. Plutarque, *Propos de table*, 648A) ; etc. Les Grecs n'ont pas attendu de savoir tester cliniquement les alicaments pour être initiés en cela par l'animal.

sorte d'intuition naturelle —sinon d'un savoir ; elle peut l'être aussi comme le résultat d'un tâtonnement évolutif, et d'une sélection intentionnelle de la part des animaux, autrement dit comme l'expression d'une stratégie efficace et fixée, promue dans le cadre de la sélection naturelle, et prête à être diffusée ou suggérée à l'homme. Que cette efficacité soit le résultat d'une complicité naturelle ou d'un succès adaptatif, elle est conforme à la théorie évolutionniste et correspond aux données admises concernant l'adaptation⁷⁸. La zoopharmacognosie est une discipline *encore* en essor⁷⁹, mais elle pourrait permettre de reconsidérer largement la pharmacopée populaire des Grecs et des Romains —en particulier dans le corpus plinien. Cette révision, sans exclure les genèses *littéraires* d'aberrations scientifiques, et les autres procédés logiques qui relèvent d'une 'médecine linguistique' (similitudes verbales, participation métonymique ou métaphorique, etc.) confirmerait probablement la pertinence de certaines données étranges en réduisant le rôle de la fantaisie naïve et du principe homéopathique. La légende grecque de l'initiation médicale de l'homme par l'animal recouvre ainsi une partie de l'histoire humaine ; et s'il n'est pas le fondateur de l'histoire de la médecine, il a sûrement contribué à sa préhistoire.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS, J.N. 1995, *Pelagonius and Latin veterinary terminology in the Roman empire*, Leiden.
- BODSON L. 1984, « La médecine vétérinaire dans l'Antiquité gréco-latine. Problèmes. Composantes. Orientations », *Ethnozootechnie* 34, p. 3-12.
- DIERAUER U. 1977, *Tier und Mensch im Denken der Antike*, Amsterdam.
- ENGEL C. 2002, *Wild Health: Lessons in Natural Wellness from the Animal Kingdom*, Boston/ New York.
- FISCHER K.D. 1988, « Ancient veterinary medicine. A survey of Greek and Latin sources and some recent scholarship », *Medizinhistorisches Journal* 23, p. 191-209.
- GAIDE F. 1998, « La rage dans les textes médicaux latins : noms, descriptions, étiologie, traitements », in C. Deroux, *Maladie et maladies dans les textes latins antiques et médiévaux*, Latomus/ Revue d'études latines, Bruxelles, p. 29-41.

78. L'inclination et le plaisir gustatif, par exemple, sont des réactions adaptatives, et chez les mammifères l'association sélective entre dégoût et nocivité gastro-intestinale est établie (Huffman 2001, p. 659).

79. Sur les 500 000 plantes connues, seuls 10 % ont été aujourd'hui explorées. La zoopharmacognosie vise à gagner du temps dans le *screening* des molécules, en observant le comportement des animaux. Près de la moitié (241 sur 520) des nouveaux médicaments découverts de 1983 à 1994 sont d'origine naturelle.

- GAILLARD-SEUX P. 1998, « Les maladies des yeux et le lézard vert », in A. Debru et G. Sabbah (éds.) *Nommer la maladie : Recherches sur le lexique gréco-latin de la pathologie*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, Centre Jean Palerne, Mémoires 17, p. 95-105.
- 1999, « Une thérapeutique magique : l'action mimétique », *Etudes luxembourgeoises d'histoire et de littérature romaine* 3, *La thérapeutique dans l'Antiquité. Pourquoi ? Jusqu'où ?*, Luxembourg, p. 23-39.
- GEORGOUDI S. 1990, *Des chevaux et des bœufs dans le monde grec : réalités et représentations animalières à partir des livres XVI et XVII des Géoponiques*, Paris/Athènes.
- GITTON V. 1998, « Maladies humaines et maladies équine chez Pélagonius. Interactions entre les deux lexiques », in A. Debru et G. Sabbah (éds.) *Nommer la maladie : Recherches sur le lexique gréco-latin de la pathologie*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, p. 107-118.
- 2001, « La médecine vétérinaire de Némésien, *Cynegeticon* 283-289 : la saignée de printemps des chevaux », in A. Debru et N. Palmieri (éds.), *Docente natura. Mélanges de médecine ancienne et médiévale offerts à Guy Sabbah*, Centre J. Palerne, Mémoires 24, p. 133-155.
- GOUREVITCH D. 1968, « Le chien, de la thérapeutique populaire aux cultes sanitaires », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome* 80, p. 247-261.
- GRMEK M. 1985, « Les vicissitudes des notions d'infection, de contagion et de germe dans la médecine antique », in G. Sabbah (éd.), *Textes médicaux latins antiques*, Centre J. Palerne, Mémoires 5, p. 53-70.
- HUFFMAN M.A. 2001, « Self-Medicative Behavior in African Great Apes: An Evolutionary Perspective into the Origins of Human Traditional Medicine », *BioScience* 51/8, p. 651-661.
- LEFEBVRE G. 1957, « La médecine égyptienne. », in R. Taton (éd), *La science antique et médiévale, des origines à 1450*, Paris, p. 50-72.
- MILNE J.S. 1907, *Surgical Instruments in Greek and Roman Times*, London (réimpr. New York, 1970).
- MOULÉ L. 1891, *Histoire de la médecine vétérinaire. Première période : histoire de la médecine vétérinaire dans l'Antiquité*, Paris.
- PILET C., PRIOLLAUD N. 2005, *L'animal médecin*, Arles.
- RODRIGUEZ, E., WRANGHAM R. 1993, « Zoopharmacognosy: The Use of Medicinal Plants by Animals », in K.R. Downum et al. (éds.), *Phytochemical Potential of Tropical Plants*, New York, p. 89-105.
- THEODORIDES J. 1984, « Rabies in Byzantine Medicine », *Dumbarton Oaks Papers* 38, p. 149-158.
- WALKER ROBIN E. 1972, *Ars veterinaria. L'art vétérinaire de l'Antiquité à la fin du XIXème siècle. Essai historique*, Levallois-Perret.